

À FLEUR DE FEU !

ROMAN

Ô toi hanté, comme la mer, de
choses lointaines et majeures, j'ai
vu tes sourcils joints tendre plus
loin que femme. La nuit où tu
navigues n'aura-t-elle point son île
son rivage ? — Mais non, tu as
sourî, c'est toi, tu viens à mon
visage, avec toute cette grande
clarté d'ombrage comme d'un
grand destin en marche sur les
eaux...

Saint-John Perse, *Amers*.

Le vrai domicile de l'homme n'est
pas une maison mais la route, et la
vie elle-même est un voyage à faire
à pied.

Bruce Chatwin, *Qu'est-ce que je fais là*
?

Tu sors de la parole, t'enfuis
Tu es pays d'avant donné en
récompense
Invisibles nous conduisons la route
La terre seule comprend.

Edouard Glissant, *Pays rêvé, pays réel*

Préface

Si dans la mythologie grecque, le poète, l'écrivain, est considéré comme un voleur de feu, c'est bien parce qu'écrire la vérité est un exercice difficile. On peut s'y brûler les doigts. Pascal Battet a pris le risque de nous la livrer ici sans fard. Le livre de l'écrivain pilotin nous plonge dans un univers interlope où les laideurs et les vilenies de la société martiniquaise sont mises à nue sans concession. L'air y est vicié dans ces clapiers crasseux qui jouxtent en damier la mangrove lamentinoise. Il flotte dans cette société en déliquescence, une odeur d'escarres où la morbidité est omniprésente. **À fleur de feu**, c'est le roman des plaies et des cloques qui suppurent au soleil des Tropiques, avec une vision eschatologique qui ouvre néanmoins sur une fenêtre d'espoir.

Ses personnages atypiques sortent tout droit de la cour des miracles : des éclopés polytraumatisés, des camés sous la ligne de flottaison, des péripatéticiennes anorexiques, des prêtres dévoyés, des pieds nickelés sidatiques, des loosers avinés versés dans l'ésotérisme, et des êtres cacochymes perdus dans l'afféterie d'une modernité galopante, où l'individu a déjà perdu son corps et est en passe de perdre son âme. Une kyrielle de cloportes désargentés ayant érigé la débrouille comme seul mode de survie dans cette jungle, vivent aux alentours de l'eau saumâtre du marigot de Four-à-chaux. Avec un réalisme poignant, qui nous gratifie de belles pages d'écriture, l'écrivain nous dépeint le visage mordoré d'une mangrove où dorment des rêves avortés d'une jeunesse à la dérive qui rumine son mal-être, et le brûle dans des fumées de crack. L'alcool, la drogue, le sexe, le vol, le trafic, la sorcellerie et les libations sataniques, comme dans un travelling de Pedro Almodovar, y sont érigés en systèmes de pensées qui saturent le logiciel de l'horreur affolant en cela toutes les boussoles du savoir-être. **À fleur de feu** à n'en pas douter, c'est

le roman du désenchantement d'une société coincée entre le consumérisme outrancier et un chômage endémique qui chaque jour déverse sur le bitume ses 92000 traine-misères, malades du RSA. **À fleur de feu**, c'est le roman du ressassement autarcique où l'ennui de vivre succède inlassablement aux peurs ancestrales. La prégnance de l'angoisse cannabique est tellement forte, tellement poisseuse, qu'elle nous colle à la peau comme une chemise mal amidonnée. Comme par mimétisme, la maltraitance infantile n'est pas très loin et s'y ajoute, irradiant en cela tout le roman tel un champignon atomique. Mais...

Pascal Battet à travers ses calembredaines, ses moqueries acerbes, sa verve rabelaisienne qui n'est pas sans rappeler Chamoiseau pour notre plus grand plaisir, sait rafraîchir l'atmosphère catarrhale des bordels de Petit-Bourg qu'il découpe au scalpel. Son rire d'alligator et le tic nerveux de ses antonomases, nous glacent d'effroi et nous enchantent à la fois. La réflexion qu'il imprime à ses scénarii, le jeu de plume qu'il y affecte, comme par magie du verbe dissipe, par effet de

décompression, le lourd fardeau de la misère morale. Mais parfois il faut s'accrocher : l'écrivain comme dans une ripaille de Dante, et avec la complicité de ses moines paillards qu'il nous dépeints si merveilleusement, nous donne à bouffer des sushis de cadavres en décomposition fraîchement déterrés des sépulcres d'arrière-cours de presbytère. Ne nous y trompons pas ; Battet n'est pas pour autant un masochiste, ni un atrabilaire nerveux. Battet a tout simplement l'art de faire pousser des roses et des fraises sur le purin de notre mauvaise conscience... La mangrove qu'il nous décrit, est à la fois lieu de désenchantement et ressourcerie morale pour ces gueules cassées qui tentent vainement de se recycler. Utopie certes ; Rien qu'utopie ! Car pour Pascal Battet, l'homme martiniquais est un feu d'ombres qui donne l'illusion de brûler. En réalité, il n'y a pas de thermolyse, de combustion... Tout est illusoire. Seule d'une certaine façon, une véritable mue permettra à cette société martiniquaise de se défaire de ses vieilles peaux desquamées et

de renaître enfin de ses cendres. Mais ce ne sera qu'au prix d'une
rédemption cathartique. Le feu ! Donc le feu !

Jean-Pierre OCTAVIUS ; romancier, essayiste.

À Béatrice et Vicente.

Elle a balancé mes affaires par la fenêtre et n'a rien dit. Elle s'est juste contentée de me flageller du regard. Ses yeux de dragon que la colère et les larmes avaient rougis crachaient des injures sales et muettes. Je n'ai pas protesté ni même essayé de me défendre, je lui ai simplement tourné le dos pour me diriger vers la porte du petit appartement qu'elle louait dans un vieil immeuble sur l'avenue centrale des Terres Saintville. Sur ma nuque tandis que je plongeais dans l'escalier pour récupérer rapidement le peu de choses qu'elle avait projeté par-dessus bord avant qu'un *crackman* ne les ramasse, j'ai senti son regard qui continuait de me parler. Je me suis arrêté. Je me suis retourné comme pour lui lancer un défi, la fixer une dernière fois, figer cette petite femme en pleurs dans la calebasse de ma tête une fois pour toute puis disparaître. En haut, personne. Marie n'était plus là. La porte que je n'avais pas refermée toisait l'escalier en colimaçon qui enfonçait sa spirale jusque sous terre, au deuxième

sous sol, là où s'amoncelaient les ordures, rampaient les rats et dormaient plusieurs sans-abri dans une odeur infecte d'urine forte.

Il est tard et me voilà maintenant dans le ventre de cette ville que je hais. Fort-de-France. Une ville schizophrène. La journée, elle enfle du vacarme et de l'agitation d'une foule criarde puis, laissant à peine le temps au soleil de disparaître sous les écailles cuivrées de la mer, d'un coup, elle s'écrase dans un silence traversé d'ombres plus inquiètes qu'inquiétantes. Il est dix-huit heures, le ciel chargé d'hostiles nuages noirs ne tardera pas à se répandre sur la ville qui commence à s'aplatir. Je cours jusqu'à la gare routière et saute dans le premier taxi collectif qui me tombe sous la main. Je ne regarde pas où il va. Il part, c'est tout ce que je veux, il quitte cette ville qui prolonge la baie comme une flaque laissée par la marée en fuite.

Le chauffeur a l'air louche. On dirait un dépressif. Il s'accroche comme un désespéré à son volant. La radio est à fond, l'accélérateur à même le plancher. Le vent me claque. La dondon

sur la banquette devant moi, juste derrière le chauffeur chimérique, refuse de monter sa vitre. Elle a chaud. Elle ne ment pas : ça se voit et se sent. Une guimauve de sueur, de graisse, de fesses, d'exhalaisons chanélisantes tournées en alchimie nauséabondes à cause du soleil et de la touffeur du midi tropical. Entre les bourrasques et les coups de fouet de la salaison ambulante qui m'obligent à voyager la tête carrément en dehors du véhicule, je reçois des bribes de la chanson qui fait hocher la tête à notre pilote neurasthénique...*accusé ! Levez-vous ! Je me lève doucement, seul au milieu de tous ces gens...Des étrangers...vêtus de noir ont joué ma vie à pile ou face... je vais connaître un triste sort...* Je rentre la tête, ce boléro me fout les chocottes, en même temps il a quelque chose d'apaisant qui me fait glisser dans une douce léthargie. Je m'endors.

Ma tête penche en avant et je manque de m'affaler sur toute la longueur de la banquette. Je me rattrape. Et bien que cela m'ait tiré du sommeil léger qu'occasionne chez moi tout déplacement en voiture dès que je voyage à l'arrière, je fais semblant de dormir

et calle ma tête sur l'épaule de ma voisine dont le parfum à l'avantage de contrer les méphitiques arômes de la dondon qui ronfle tellement fort qu'elle couvre les bruits du moteur. Soudain, un bruit sourd... genre trompette étouffée. Le chauffeur se met à zigzaguer, le taxico tangué comme un catamaran dans un vent force tempête. Nous heurtons la glissière de sécurité et finissons par nous arrêter une centaine de mètres plus loin dans une odeur de pneus brûlés et d'embrayage frit accompagnée d'un grand fracas métallique surmonté d'un nuage de fumée noire traversée d'éclairs bleus et d'étincelles fluorescentes. Je profite de l'occasion pour jouir de la large et voluptueuse taie que m'offre la poitrine de ma voisine. Une jeune femme, la trentaine passée, peau mate couleur mangue mûre à point avec une paire de lèvres qui débordent de générosité, des yeux ... des yeux injectés de sang qui m'injurient, qui me demandent d'aller suçoter une mamelle d'arsenic, vieux porc ! De ce fait, le temps d'extirper ma tête d'entre les seins pesants de la belle furie et d'éviter dans le même élan le gnou qu'elle me

décroche, j'ai du mal à comprendre ce que le chauffeur reproche à la dondon qui hurle à la mort. La scène qui suit est confuse : un, parce qu'avec tous ces virements de bord, j'ai les boyaux à l'envers, deux, les lolos confortables de tout à l'heure se sont transformés en menaçants airbags étouffeurs depuis que leur propriétaire a décidé qu'il fallait que je trépassasse par là où j'avais péché. C'est seulement après reconstitution que je peux dire ce qui s'est passé et dans quel ordre. Alors voilà : la dondon se jette sur le taximan qui, tout mouillé, ne doit représenter qu'un dixième de son poids. Le bonhomme est brave dans tous les sens du terme puisqu'il ne fuit pas. Effet mécanique et logique : le ventre de la montagne hargneuse heurte le taximan bien avant qu'elle puisse l'atteindre avec sa baffe nucléaire et il est projeté six mètres plus loin. Le choc l'ayant déviée de sa trajectoire, la dondon est emportée par son élan. La gifle (à l'origine destinée au malheureux chauffeur) qui a perdu quelque peu de sa puissance se retrouve déclassée en force cyclonique et va s'abattre sur la figure déjà contrariée d'un jeune rasta. La rafale

est telle que son visage fracassé, se froisse dans un bruit qui fait penser aux multiples craquements qui s'échappent lorsque des deux mains on roule en boule une large feuille de papier aluminium. Sous la violence du choc, les dreadlocks du rasta, noirs parsemés d'ocre, virent au gris cendré avant de devenir tout blanc et de recouvrir son corps à la manière d'un linceul au moment où il tombe à la renverse comme heurté par un camion. Le chauffeur comprend alors sa chance et il la saisit. Il rentre sous son véhicule pour tenter d'échapper à la Mort qui ce jour-là avait pris pour lui les apparences d'une ogresse affamée-déchaînée qui ne rêvait de faire qu'une demie bouchée de sa petite carcasse, en vérité, à peine de quoi combler une de ses innombrables caries. Sans même s'arrêter sur la dépouille du fils de Jah qui fumait encore (mélange d'encens et d'herbes sèches), la Bigmama va titiller le bonhomme aplati sous le taxi. Avec un bout de fer qu'elle a ramassé, elle tente de le piquer pour le faire sortir. On dirait qu'elle essaye de le harponner comme dans une chasse à la baleine. Sors de là, espèce de criquet peureux ! Tu vas

sortir oui ! Ficelle de string que tu es ! hurle-t-elle tout en cherchant le meilleur angle pour lui transpercer les côtes. Non ! Non ! Je ne sortirai pas ! Je n'ai pas peur de toi ! C'est moi le chef dans mon taxi et si je dis que tu as pété c'est que...aie ! Là, je comprends tout de suite. Le bruit sourd ! Les trompettes ! N'arrivant pas moi non plus à prendre le dessus sur les redoutables seins, je décide de lier mon sort à celui du chauffeur. Dans un dernier effort, je projette la maîtresse de la dangereuse poitrine contre la portière coulissante qui s'ouvre, j'en profite pour sortir et me réfugie dessous le taxi. Deux femmes hystériques, une dondon vite essoufflée qui se fait relayer par la réincarnation tropicalo-volcanique de Lolo Ferrari — gueulant, braillant, vociférant, grondant, menaçant, criant, tempêtant et toute la liste des synonymes pouvant y passer, je m'arrêterais là sachant qu'ici l'exagération et la surcharge n'ont rien du vulgaire effet de style mais relèvent tout bonnement de la réalité la plus simple et ordinaire, — tout ça sur la bande d'arrêt d'urgence, — ça a tôt fait d'attirer les curieux, les badauds, les maquereaux, les

journalistes, les politiques, les mouettes, les responsables, les irresponsables, les responsables mais pas coupables, les droitistes, les centristes, les gauchistes, les duellistes, les rapaces, les écolos, les rigolos, Green Peace, José Bové et tous ceux qui s'en vont hanter les colloques, les réunions de travail, les briefings-débriefings, les cellules de crise, les séminaires où ils inséminent leurs maîtresses, tous ceux qui excellent dans l'art de trouver tardivement des solutions rapides aux crises de toutes qualités et pedigrees. Juste le temps de le dire, en un instant, un attroupement aussi hétéroclite qu'hystérique se forme, les supporters de la dondon l'encouragent à grands cris, les avocats présents l'invitent, grâce à leurs honoraires défiant toute concurrence, payables à vie et sans frais, à porter plainte pour discrimination et atteinte à la liberté d'aller et de péter comme on veut dans le pays des droits de l'Homme et du Citoyen. Mais une controverse naît très rapidement : comment statuer sur une affaire où l'objet du délit n'est pas visible ? Faut-il se fier à l'odeur ? Certains vont même jusqu'à proposer une expertise,

des prélèvements où coloration et précipitation prouveraient sans contestation possible si Madame s'était lâchée ou pas, à quelle heure précise. D'autres n'ont d'yeux que pour la paire de seins tueurs et rendus fous par leur pouvoir hypnotique, leur parlent curieusement (sans même un regard pour leur féroce propriétaire) de « notaires licenciés affublés de cravates espagnoles ». La dondon s'énerve quand, avec une pipette, un courageux inconscient, tente de lui ravir un échantillon prélevé à la source. À ce moment-là, le malheureux ne sait pas encore qu'il se trouve au beau milieu du « ground zéro » d'une explosion imminente.

Déroulement des faits selon un obscur rapport de l'armée dû à des militaires en permission présents sur les lieux :

—**Largage** de l'engin (incolore donc non identifié), altitude 70 cm au-dessus du sol, au nez et à la barbe de l'impudent.

- Explosion**, température enregistrée par le centre météo au moment de la détonation 31°Celsius, plus d'un million aux dires de certains survivants.
- Dégagement de radiations** pestilentielles, asphyxie momentanée de la faune et de la flore durant trente longues secondes.
- Onde de choc** suivie d'une boule de feu (non confirmée par les observations et photos satellites).

Planqué sous le taxi, je n'ai rien vu de tout ça. J'ai seulement senti trembler la terre, un court instant et puis après, il n'y avait plus personne. Place nette ! Pas un bruit, un silence de mort ! Quand nous nous sommes décidés à sortir, nous n'avons trouvé que la dondon, couchée sur le flanc, inerte, à plus de trois mètres du taxico. Quelle force tellurique avait pu déplacer et terrasser cette bougresse qui assurément était une descendante directe des Titans qui régnèrent sur le monde avant d'être précipités dans le

troufignon du Tartare ? Rien d'humain en tout cas ! Je devais apprendre, plus tard, dans un bordel de Petit-Bourg, une bourgade à quelques encablures de là où nous étions, que la terre avait effectivement tremblé ce jour-là, une secousse qui a fait danser la samba à tous les cocotiers de l'île mais aussi aux cases. Tout ce qui se tenait à la verticale fut pris d'un branlement violent et à part le chauffeur qui pissait de peur sous son taxi et moi, seuls quelques bougres ayant autant d'alcool que de sang dans leur poitrine restèrent stoïques, refusant de se réfugier dessous les tables, les bureaux, les feuilles de bananiers, la jupe de leur maman ou dans leur 4 × 4. Magnitude 5 seulement sur l'échelle de Richter selon les spécialistes déçus. Magnitude 13 000 et plus sur l'échelle ouverte du trouillomètre et de la pétoche disent tous les non-spécialistes. C'est pour cette raison que l'état de catastrophe naturelle fut déclaré et qu'une pluie de subventions de toutes sortes s'abattit sur l'île. La manne déferla un bon mois durant mais les experts dépêchés par le gouvernement, le ministère des dom-tom et les assurances ne

trouvant nul dégât matériel durent quand même utiliser les sommes mirobolantes débloquées : il y eut des indemnisations pour perte de cheveux, gorge enrouée à force de crier, railleries occasionnées lors de désolantes copulations *in vivo* en pleine rue afin d'assurer sa descendance avant de périr (sic), des dédommagements pour maculation involontaire de fond de culotte et prise en compte du préjudice économique quant aux couples surpris par le phénomène durant leurs ébats amoureux et obligés d'interrompre ainsi une activité génératrice de revenus complémentaires du type allocations familiales, des compensations financières aux éleveurs dont veaux, vaches, cochons traumatisés donneraient assurément d'après steaks, mauvais lait, jambon et boudins bilieux. On n'avait qu'à se plaindre et l'argent tombait.

Mais pour l'instant nous sommes au Lamentin, le chauffeur et moi, debout face au corps de la dondon auquel le soleil couchant moqueur s'amuse dans un jeu d'ombres voraces et de lumières craintives à donner l'illusion d'un cétacé désorienté,

échoué sur la grève, loin des grandes voies des transhumances marines.

La circulation reprend doucement. Quelques inconscients se dirigent encore vers la capitale. Peu à peu, dans l'autre sens, le flot grossit. Les gens quittent la ville comme des rats, comme si elle allait sombrer dans la gueule ouverte de la mer ou comme le soleil, finir avalée par la nuit. Je regarde ce défilé incessant de voitures qui me toisent de leurs feux. Quand on se tient debout sur le bord d'une route, on est peu de chose. Pas plus qu'un chien et même un peu moins. Les automobilistes, à cette heure, ne pensent plus qu'à rentrer, voir leurs gosses, leur femme, leur télé, leur chien. Aucun ne songe au pauvre type qui tend le pouce sur leur passage. Les hommes se voient déjà dans leur bain, dans leur lit à faire l'amour à leur femme et les femmes qui rentrent à cette heure, ne pensent qu'à leurs enfants, leur télé, leur chien, leur mari, à ce qu'elles pourront bien trouver à faire à dîner ce soir, quelque chose de rapide car il y a le linge qu'il faut trier avant de le mettre dans la machine, les devoirs du fiston à vérifier, la

poubelle à sortir, la mère à appeler, la belle mère à rembarquer quand elle téléphone pour savoir si « son petiot adoré » a bien mangé. Aucune ne songe au pauvre type qui tend le pouce sur leur passage. J'essaye malgré tout, en espérant qu'une folle-démence osera s'arrêter. Les hommes ? Ce n'est même pas la peine, ils sont généralement complètement perdus dans leurs pensées ! J'entends klaxonner, je me retourne, c'est le taximan qui s'apprête à démarrer. Alors tu viens ou tu comptes rester là encore longtemps à attendre un miracle du Saint Esprit ! Je ne me fais pas prier, je monte à l'avant cette fois-ci, assis juste à côté de lui. Il trône derrière son volant, l'air fier, on dirait qu'il vient de remporter une guerre après une longue campagne et qu'il rentre en triomphateur dans la grande Rome de son imagination. Il fanfaronne. Tu vois comment je lui ai réglé son affaire à cette grosse...trrruiiiiie ! Son visage se décompose tout à coup. Feux éteints, dans un crissement de pneus sinistre, le taxi s'élance sur le macadam et laisse derrière lui, dans le rétroviseur, une masse énorme, informe et grondante qui gesticule dans la nuit. La